Document generated on 06/03/2025 4:34 a.m.

Études littéraires africaines

Entretien avec... Émile Ollivier
Écrivain

Véronique Bonnet

Number 6, 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1042132ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1042132ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Bonnet, V. (1998). Entretien avec... Émile Ollivier : écrivain. *Études littéraires africaines*, (6), 8–12. https://doi.org/10.7202/1042132ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENTRETIEN AVEC ÉMILE OLLIVIER

PRÉSENTATION

A l'instar de Jacques Roumain, Jacques Stephen Alexis et de Marie Chauvet, Émile Ollivier est une figure emblématique du roman haïtien du vingtième siècle. Son œuvre se distingue par sa grande qualité formelle et la richesse de l'imaginaire qu'elle véhicule.

Né à Port-au-Prince en 1940 il a fui la dictature duvaliérienne en 1965, soit un an après que la présidence de François Duvalier eut été décrétée règne à vie. Il précise fréquemment qu'il percevait alors son départ d'Haïti comme provisoire, souhaitant seulement se mettre à l'abri de la dictature. Il a tout d'abord vécu un an à Paris avant de s'installer au Québec où il est actuellement professeur à la faculté de Sciences de l'éducation à l'Université de Montréal.

Son œuvre de fiction est composée de Paysage de l'aveugle *(Montréal, 1977),* Mère-Solitude *(Paris, 1986),* La discorde aux cent voix *(Paris, 1986),* Passages *(Montréal 1991, Paris 1994) et des* Urnes scellées *(Paris, 1995). Il a obtenu, en 1991, le Grand Prix du livre de Montréal pour* Passages. *Il a récemment contribué, aux côtés de Stanley Péan, Maurice Cadet et Alix Renaud, à un recueil de nouvelles en hommage à Jacques Stephen Alexis :* Compère Jacques Soleil *(Montréal, Port-au-Prince, 1998). Il est également l'auteur, en collaboration avec Charles Manigat et Claude Moïse, de* Haïti, quel développement ? *(Montréal, 1978) et, en collaboration avec Claude Moïse, de* Repenser Haïti, grandeur et misère d'un mouvement démocratique *(Montréal, 1994).*

Dans votre premier roman, Paysage de l'aveugle, *vous créez un personnage, Herman Pamphile, exilé haïtien à Montréal. Les deux romans suivants :* Mère solitude *et* La Discorde aux cent voix *sont entièrement consacrés à l'histoire et à la mémoire du pays natal, pourquoi ?*

A l'origine de *Paysage de l'aveugle,* mon projet consistait à écrire deux romans : l'un situé à Montréal, l'autre dans un lieu qui ressemble à Haïti ; finalement ça a donné deux nouvelles que j'ai réunies sous ce titre. Bien que je sois, avec le recul, insatisfait par rapport à ce texte, il pose pour moi un acte fondateur à la vie d'écrivain. A l'époque, et dans la mesure où un écrivain essaie d'avoir une stratégie avec ses fantasmes et ses obsessions, je pensais que mon œuvre allait s'orchestrer autour d'Haïti et du Québec. Mais, étant venu au Québec très jeune, j'ai senti la nécessité de fixer la mémoire contre l'oubli. J'ai passé beaucoup plus d'années en terre étrangère que dans mon propre pays. En arrivant, je me suis senti happé par le Québec, avec sa question nationale qui n'arrive pas à être réglée. Il m'a fallu, dans le travail que je faisais, sur mon identité, fixer certains modèles, questionner la mémoire d'Haïti.

Dans vos derniers romans, je perçois un travail dense et souvent douloureux d'une écriture du deuil. Peut-on parler de deuil du pays natal ?

Le thème de la mort est important pour moi, très important. Parmi certains écrivains qui m'ont accompagné, en particulier Samuel Beckett, ce thème

est central. La mort est un scandale dans la culture haïtienne, elle émane toujours d'une source occulte, on a été zombifié ou on nous a inoculé une sorte de poison. Par rapport au pays d'origine, il y a, depuis *Passages* et depuis *Les urnes scellées,* un travail de deuil qui s'est amorcé. Durant toute la dictature des Duvalier, de mon départ d'Haïti en 1965 à la chute de Jean-Claude Duvalier en 1986, j'ai vraiment porté sur mon dos mon pays d'origine, non seulement d'un point de vue littéraire mais aussi comme militant politique. Pendant cette période-là, nous avons fait des interventions politico-culturelles, des revues comme *Nouvelle Optique* et *Collectifparoles,* des séances d'animation... Dans les années soixante-dix, je me suis métamorphosé en animateur culturel... Il y a eu aussi des groupements politiques pour toutes sortes d'histoires, d'oppositions, de dénonciations... Et en 1986, je suis rentré en Haïti, j'ai eu un choc énorme. Héraclite a raison : l'homme ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, la seconde fois, non seulement le fleuve a changé mais aussi l'homme... Après vingt ans d'absence, ce fut un choc énorme de voir la détérioration de ce pays. Port-au-Prince avait perdu sa magie et moi j'avais fait beaucoup de chemin, pris beaucoup de distance. J'ai compris qu'il me fallait prendre acte que même si mon imaginaire ne rompra jamais avec Haïti, je devais faire le deuil d'une réinsertion et ça a donné *Les Urnes scellées.* Bien qu'il faille toujours faire une distinction entre la biographie et l'œuvre comme telle, Adrien, mon personnage, représente des centaines d'exilés haïtiens que j'ai rencontrés et qui vivent tous cette même impasse de l'impossible retour.

La mort et la morbidité ne sont-elles pas aussi inscrites dans le paysage haïtien tel que vous le décrivez ?

Oui, quand on regarde la littérature haïtienne de la modernité c'est tout à fait vrai. Mais pensons à Roumain, la première phrase de *Gouverneurs de la rosée* : "- Nous mourrons tous... -". La conscience collective haïtienne entretient un rapport très particulier par rapport à cette terre : il y a la misère de la terre, la dégradation, la nature parfois hostile. C'est aussi vrai pour d'autres écrivains de la Caraïbe : Glissant, dans son dernier livre *Traité du Tout-monde* dit que les Antilles sont des terres de passages : hommes, bêtes, capitaux etc. Ce ne sont pas des pays avec de grands mythes fondateurs, il y a la traite et l'esclavage à l'origine du peuplement. Pour ce qui est d'Haïti, on a toujours l'impression d'un paradis perdu, que ce soit à l'échelle collective ou individuelle. Haïti n'a jamais été un pays riche mais il n'en finit pas de se détériorer, maintenant et depuis quelques années, depuis le coup d'État, c'est la décomposition sociale. Nous, écrivains, avons un rapport à un paradis perdu, comme si l'âge d'or était derrière nous tandis que dans le présent réel règnent la pourriture, les turbulences, les brigandages...

On a aussi l'impression qu'éternellement, depuis la traite négrière, le crime reste impuni. Il n'y a pas d'enquête ou elle n'aboutit pas. C'est peut-être ça, le bégaiement de l'histoire... et c'est très présent dans vos romans.

Pour moi, c'est important cette énigme de la mort. Pensez à Jacques Stephen Alexis, voilà un mort à propos duquel le mystère reste entier. Des choses ont été dites... qu'il serait mort les yeux crevés... mais on ne sait pas

vraiment. Pendant cette période de transition démocratique, on vient de passer une période épouvantable. On continue à perdre des gens, sans aucune explication. Cette société devrait faire un travail sur la mémoire, non dans une perspective de vengeance mais pour que ce ne soit plus jamais possible...

Il me semble pourtant que votre dernière œuvre effectue un tournant : d'archéologue - homme de la mémoire par excellence -, Adrien devient cartographe - arpenteur des espaces. En êtes-vous arrivé à un point où ne pouvant plus explorer la mémoire, vous explorez l'espace ?

Oui, mais si je réponds littéralement à votre question, cela signifierait que mon travail sur la mémoire est terminé... Contrairement à ce que l'on pourrait penser, je ne suis pas un raisonneur, mais un intuitif, un sensualiste. Quand on réfléchit sur la nostalgie et qu'on arrive au bout de cette nostalgie, ce qui est le cas de mon personnage, il faut emprunter un autre chemin. Je crois qu'il dit : "Je ne suis pas archéologue mais cartographe". Michel Serres, probablement sous l'influence de Deleuze, parle d'une science des plis, une science de la distance. Etre un topographe, c'est développer une science des lieux, des inscriptions et des peuplements. J'en suis là au moment où je vous parle. J'ai l'impression que mon prochain texte va être ancré dans Montréal.

Cette problématique de l'espace sans cesse diffracté évoque pour moi Saint-John Perse. Vous empruntez parfois à la poétique persienne. Quel rapport nourrissez-vous avec le poète né Béké ?

Je reviens justement de la Guadeloupe où, cette année, on fêtait le centième anniversaire de Perse ; nous y étions invités, Joël des Rosiers et moi, à prononcer une conférence, ce qui m'a permis de faire le point sur Perse dans ma vie. C'est un fait que je ne porte pas la dévotion à Perse de façon aussi élevée que Glissant. Pour lui, d'un côté il y a Perse, de l'autre Faulkner, je n'irai pas jusque-là mais, pour moi, Perse est important parce que quand je suis arrivé à la littérature, c'est le courant indigéniste qui était dominant à l'époque ainsi que le réalisme socialiste que, du reste, Alexis a bien connu... Et un jour, bon, on est dans notre trou à Port-au-Prince, ce n'est pas évident, nous avons des intuitions, mais à l'époque c'est le nouveau roman qui monte en flèche ; l'indigénisme nous paraissait d'une médiocrité inouïe. Je ne savais pas comment me situer, Perse est entré dans ma vie par l'intermédiaire de Roger Garaudy, qui n'est pas une référence honorable aujourd'hui mais qui, à l'époque, dans son combat contre ses petits copains communistes, avait écrit un livre intitulé *D'un réalisme sans rivages.* Il y parlait, entre autres, de Perse et de Kafka. J'ai compris qu'il y avait quelque chose d'éminemment intéressant dans la manière de Perse de traduire le réel caribéen sans être pour autant un indigéniste. Perse m'accompagne ponctuellement, Camus aussi et Faulkner. Dans mes moments de doute, d'incertitude, je vais puiser quelque chose de vivifiant, de revigorant, du reste je pense que la littérature doit nous apprendre à vivre. C'est peut-être sa fonction fondamentale.

Parlons de vos dualités : vous dites parfois que vous êtes "Québécois le jour, Haïtien la nuit", êtes-vous aussi sociologue le jour, écrivain la nuit ?

Je suis obligé de lutter. Il y a une lutte pour la complémentarité. L'écrivain lutte contre le sociologue et vice-versa. Chaque fois que je réfléchis sur ma manière d'appréhender le réel et l'imaginaire, je perçois trois instances de signification. Je dirai rapidement : Marx, Freud et Nietzsche. Chez les sociologues, je suis un littéraire et chez les littéraires je suis un sociologue. Mais je vis ça dans une grande joie, mon œuvre est en correspondance avec la philosophie, la sociologie et la psychologie. Les sciences humaines sont là pour enrichir notre compréhension de la réalité, nous devrions nous en servir.

Il y a d'autres contradictions dans la manière cette fois dont la critique littéraire vous qualifie. Hoffman écrit : "Émile Ollivier, romancier haïtien", le Québec vous revendique parfois comme un écrivain "néo-québécois", tandis que la critique française pourrait vous ranger dans la catégorie "littérature antillaise" aux côtés de Glissant, Chamoiseau et Confiant... Et vous, comment vous définissez-vous ?

La réponse serait probablement comme un écrivain, un écrivain tout court, comme quelqu'un qui dit : "Je n'ai qu'une seule patrie : le langage". Je trouve ça absolument enrichissant cette pluralité d'espaces. Au Québec, on m'a déjà défini comme un écrivain montréalais. Les gens ont quelques difficultés à situer cette nouvelle race d'écrivains, ceux qui participent de la "fiction mondiale" : Rushdie, Ondatje, etc. Bernard Dadié a écrit un beau livre : *La fin des territoires*, je me retrouve tout à fait dans cet univers-là de la multiplicité d'appartenances, des identités plurielles etc. Les gens qui veulent catégoriser rencontrent des problèmes. Ils s'y prennent mal. Mais c'est une affaire qui les concerne.

Oui, mais en même temps, pour pouvoir penser on est bien obligé de faire des catégories...

Il y a une paresse dans le fait de recourir à des tiroirs. Il règne énormément de confusion. Au Québec, il y a la nécessité de s'approprier tout ce qui se passe sur le territoire. Les gens sont très sensibles à l'enrichissement du corpus du Québec ; toutefois il y a une certaine confusion entre le fait d'être dans la cité et l'imaginaire. L'écrivain est de plus en plus un passeur de cultures, il me semble que même si esthétiquement mon œuvre jusqu'à présent parle très peu du Québec, elle a une présence au Québec, elle y apporte d'autres sons, d'autres épices et, dans ce sens-là, nous, écrivains venus d'ailleurs, participons à une sorte d'ouverture de la société québécoise. L'autre jour, je disais à mes amis écrivains québécois que j'étais à la fois leur otage et leur chance...

Dans Passages, vous parlez "d'archéo-québécois". Peut-on y lire une réponse un peu satirique au terme "néo-québécois" ?

C'est un peu ça, c'est un pied de nez que je fais, ils l'ont vu comme tel. Le "néo" se définit par rapport au Québécois d'ancienne souche, c'est celui qui ne descend pas de Jacques Cartier... Les choses évoluent : une autre définition est en cours qui tente de distinguer nationalité et citoyenneté.

Les écritures dites migrantes sont en plein essor au Québec, elles permettent de sortir d'une problématique de la "racine" pour reprendre la terminologie glissantienne, mais si l'on compare la situation des écrivains haïtiens "du dehors" avec ceux du "dedans", la différence est flagrante. Tandis que l'institution littéraire est pléthorique au Québec, elle repose sur les épaules de quelques personnes en Haïti.

Je pense qu'il faudrait, dans la plus grande urgence, doter les intellectuels et écrivains haïtiens d'une infrastructure littéraire comme on en voit dans tout pays qui se respecte. Il faudrait une association d'écrivains, une revitalisation des circuits de bibliothèques, d'autant plus que la structure de base existe. Je sais que des livres en provenance de la France, de la Francophonie arrivent en Haïti, mais il est insensé que l'écrivain soit obligé de contrôler l'ensemble du processus : non seulement il écrit mais il est obligé de trouver un imprimeur, de participer à la circulation et à la distribution de son livre. En ce sens, le recueil *Compère Jacques Soleil,* publié en coédition à Port-au-Prince et à Montréal, représente une initiative salutaire.

Ne faudrait-il pas aussi permettre aux intellectuels de rester dans leur pays ? C'est un peu la même réalité qui se passe dans tous les pays du tiers-monde. La Word Fiction, les écritures migrantes sont des phénomènes certes passionnants mais qui profitent essentiellement à l'Occident.

Je n'en suis pas sûr. Vous posez une question très lourde. Dans ma façon actuelle de voir les choses, j'ai l'impression que nous sommes fondamentalement des nomades et que seuls quelques sédentaires nous ont imposé l'enracinement. Je regarde par exemple ce qu'il a fallu de lois, d'impositions, de violences, de règlements, de mandements, de catalogues pour sédentariser les gens à la sortie du Moyen âge et à la Révolution industrielle.

Le déplacement reste lié à la pauvreté, aux dictatures, à la violence subie ; il suit essentiellement un axe sud-nord.

Il y a aussi un déplacement sud-sud. Je reviens d'un long périple dans la Caraïbe et je trouve que dans le déplacement des paysans haïtiens on retrouve cette idée de la fin des territoires. La dernière fois, je suis sorti de Cayenne, l'avion était rempli d'Haïtiens. On a fait escale à Fort-de-France, les Haïtiens sont montés, à Pointe-à-Pitre et à Porto Rico aussi. En regardant ces grands déplacements de population, il me semble que quelque chose naît de ces grandes traversées, en termes de petit commerce, en termes de solidarité familiale et villageoise, de religion - le protestantisme en particulier -, quelque chose qui regroupe beaucoup de gens qui, à mon humble avis, participent d'un mouvement souterrain. Je comprends votre inquiétude mais, aujourd'hui, le départ n'est pas comme par le passé une rupture définitive avec l'origine. Il existe un mouvement circulaire, surtout dans les catégories les plus humbles de la population. Il y a plusieurs façons d'immigrer, les couches les plus défavorisées de la communauté haïtienne font un circuit qui va de Montréal à New York, à Chicago, Boston, Miami jusqu'à leur village haïtien.

■ Entretien réalisé et transcrit par Véronique Bonnet (en gardant, à la demande d'E. Ollivier, les inflexions de l'oral).